

Un petit diamant aux multiples facettes

Elle avait 6 ans quand elle arriva à la Chaux-de-Fonds et rencontra pour la première fois son père. Depuis, Kalaivani Vamadevan a grandi très vite. Aujourd'hui universitaire, elle raconte son fragile équilibre entre ses origines sri-lankaises et sa vie en Suisse.

Elle porte le nom d'une déesse de l'immense panthéon hindou: Kalaivani. Le 19 février 1985, c'est à Jaffna, au nord du Sri Lanka, qu'elle pousse ses premiers cris. Sa naissance est suivie, à peine un mois plus tard, de l'exil de son père. Celui-ci, comme tant d'autres tamouls persécutés par le gouvernement cinghalais, trouve refuge en Suisse. Six ans plus tard, il peut enfin faire venir sa femme, son fils et sa fille.

Kalaivani, qu'on appelle Vani, se souvient de son premier jour d'école à la Chaux-de-Fonds. «Je suis rentrée dans la classe, je ne savais même pas dire bonjour. Je me sentais dans un autre monde. J'ai eu très peur, j'ai pleuré et j'ai couru après ma mère.» Depuis, elle a fait du chemin. Aujourd'hui universitaire, elle ne manque pas d'éloges pour sa première enseignante, Anne Monnat : «C'est grâce à elle que j'ai pu continuer jusque-là...»

Hommage aux aînés

La reconnaissance. C'est le sentiment qui inonde la jeune femme lorsqu'elle parle des professeurs et de tous ceux qui l'ont soutenue tout au long de ses études. Son respect des aînés bouscule l'image du «jeune» face à l'autorité. Un respect en partie culturel, selon elle. «C'est typique, chez nous, de respecter les plus âgés. C'est moins le cas chez les jeunes ici. Parfois, ça me choque.» Vani relève toutefois la différence de contexte : «C'est grâce à nos parents que nous sommes ici, que nous

vivons en paix. On ne peut que les remercier.»

La famille est omniprésente dans les récits de la jeune femme. Très attachée à son grand-père, Vani espère qu'il puisse la rejoindre en Suisse. «C'est quelqu'un que j'admire beaucoup et qui m'a toujours poussée à étudier et à respecter les traditions.» Il y a son oncle aussi. «Durant les premières années de ma vie, il était comme mon père.» Après son lycée, c'est chez lui qu'elle a vécu 8 mois lors de son séjour au Canada.

À son retour, elle commence les Lettres (anglais, géographie et psychologie) à l'Université de Neuchâtel, et travaille à la Migros pour subvenir à ses dépenses personnelles et à ses études. «J'ai peu de temps pour voir mes amies ou faire du shopping», regrette-t-elle de sa voix douce.

Une pléthore d'identités

Vani a le sentiment parfois d'avoir grandi trop vite. Elle s'est mariée en octobre 2008, avec un compatriote, un ami d'enfance qui vivait en Angleterre. «On m'a proposé ce mariage. Mes parents ne m'ont pas forcée, mais dans ma culture si une fille n'est pas mariée jeune, c'est difficile de trouver quelqu'un : 25 ans c'est déjà tard. J'ai dit oui qu'après avoir réalisé que personne d'autre ne m'aimerait autant...»

Résignée, la douce et timide Vani ? Pas tout à fait. «C'est une mentalité qui me révolte. Être une jeune fille sri-lankaise c'est beaucoup plus difficile que d'être une jeune fille suisse. Avoir un copain, cela aurait été dramatique dans ma famille. Parfois j'envie mes amies suisses. Parfois je me dis que dans ma culture c'est mieux. Ça dépend des moments», tempère-t-elle. «Et puis les mentalités évoluent, il y a de jeunes Sri-lankaises qui ont des copains et

j'ai des amies qui se sont mariées malgré l'opposition de leur famille. Moi, j'ai pas réussi à sortir de l'image de la fille modèle.»

Vani ne se plaint pas, mais se pose beaucoup de questions, sur sa vie, ses origines et son intégration. En 2003, elle se naturalise et retourne pour la première fois au Sri Lanka à la faveur d'un cessez-le-feu. Un voyage dans le passé, dans les souvenirs de sa prime enfance. «J'ai vécu un mois sans devoir penser à ma double personnalité. C'est dur d'être entre ces deux cultures. Parfois, j'aimerais être Suisse. Et parfois je suis très fière d'être Sri-lankaise.»

L'identité de Vani ressemble à un diamant dont les facettes brillent à tour de rôle au gré des moments, des contextes et des humeurs. Même son âge semble être relatif : «A l'Uni, je me sens jeune. Mais je me sens moins jeune depuis que je suis mariée, et encore moins depuis que j'attends un bébé... »

Tout semble, décidément, aller trop vite dans la vie de Vani, mais elle a le don de tirer le meilleur de chaque situation, sans jamais se départir de son sourire. «J'ai toujours voulu un enfant. Je le vois comme quelqu'un qui va m'apporter plus de joie. Un cadeau ! Et puis, récemment, j'ai rencontré des amis de l'école primaire qui étaient mariés et avaient déjà des enfants. Ça m'a rassurée.»

L'enseignement pour vocation

Son objectif ne vacille pas : elle deviendra enseignante. Un rêve d'enfant qui, ironie du sort, fait écho à son prénom : Kalavani est une déesse de l'éducation...

Ses remplacements au lycée de la Chaux-de-Fonds l'ont renforcé dans son choix. «Le premier jour, je me suis demandée - moi l'étrangère, timide, avec ma petite voix - comment j'allais faire face à ces ados ? Et quand je suis arrivée dans la classe, je suis comme devenue quelqu'un d'autre...»

À l'avenir, Vani s'est aussi donné la mission d'aider davantage sa communauté, les jeunes Sri-lankais et surtout les femmes. «Parfois dans les couples, il y a de la jalousie. Il y a des hommes qui veulent leurs femmes à leurs pieds. L'égalité n'existe pas encore. Ça, ça me révolte !»

Celle qui, depuis petite, joue le rôle de traductrice pour de nombreux compatriotes, souhaite reprendre les cours de français qu'elle a dû arrêter, faute de temps. Elle espère également s'engager davantage pour l'autonomie de son peuple au Sri Lanka. Mais son avenir, elle le voit en Suisse. «J'aimerais que mon enfant soit plus libre que moi et qu'il vive comme les enfants suisses, tout en apprenant les coutumes de son pays.»

À l'occasion de l'action « Neuchàtoi Spécial jeune », cette rubrique, soutenue par le Service de la cohésion multiculturelle, donne la parole à des jeunes Neuchâtelois d'origine étrangère, afin de souligner les problématiques interculturelles spécifiques à la nouvelle génération.

Aline Andrey

Être jeune et étranger aujourd'hui

L'image des jeunes : «Je crois qu'on ne peut pas parler des jeunes comme d'un groupe. Nous sommes tous différents, comme les adultes. On en donne souvent une image trop négative. J'ai fait une étude sur les graffitis. Avant je ne les aimais pas, mais, maintenant, je les vois comme un moyen de parler de son identité. La violence ? Je ne la sens pas. Peut-être parce que je vis à la Chaux-de-Fonds ?»

Difficultés : «J'en vois pas. Le chômage ne me fait pas peur, pour l'instant. Mais étudier et travailler en même temps c'est parfois difficile.»

Avantages : «J'ai plus de liberté que ma mère, à mon âge. Grâce au permis de

conduire, je peux sortir davantage, être plus autonome.»

Intégration, ses parents et elle : «Pour mes parents, le principal, c'était notre éducation. Ils n'ont pas eu le temps de s'intégrer eux-mêmes. Ils pensaient trop à nous. Dans le milieu sri-lankais, je me sens complètement sri-lankaise. Dans mon entourage suisse, je m'adapte et je m'y sens bien, mais je garde mes origines.»

Racisme : «Je n'ai jamais été victime d'actes racistes. Au contraire, j'ai l'impression que les gens apprécient que je vienne d'ailleurs. Ils sont très intéressés, me posent beaucoup de questions.»

Croyances : «Je participe aux fêtes religieuses hindoues. J'ai mes déesses de prédilection.»

Rêve : «Je souhaite être enseignante, faire le tour du monde avec mon mari, écrire mon autobiographie, avoir plus de temps pour moi...»